58205

PREMIÈRE ANNÉE — N° 1 | 10 CENTIMES | DIMANCHE 29 OCTOBRE 1905

BIBL-DE LIMOGES

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
» C'est notre Maître. »
LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :
Un an 1 50
Six mois ..... 1 »
Trois mois ..... » 50

Rédaction et Administration :
21, RUE DU TEMPLE, 21
LIMOGES

ADRESSER
Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.
Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

Ce que sera ce Journal

Près de six mois se sont écoulés depuis le lancement de listes de souscription quémandant l'obole de chacun pour la fondation d'un journal *communiste-anarchiste*.

Le public ouvrier à qui nous nous adressions, sur lequel nous comptions le plus, constamment appelé à la solidarité pour des besoins que nous reconnaissons plus urgents, n'a pu répondre à notre appel suivant nos désirs pourtant très modestes ; il en est résulté un retard dans la réalisation de notre rêve : Posséder un organe où l'autorité oppressive de l'homme sur l'homme, sous toutes ses formes — religions, capitalisme, armée, magistrature, patronat — serait combattue.

Cet organe, nous l'avons aujourd'hui. Certes, nous n'ignorons pas les difficultés de notre entreprise. Nos adversaires sont nombreux, puissants et féroces. Tout et presque tous sont contre nous ; c'est précisément ce qui nous a invité à entreprendre cette œuvre d'ÉDUCATION et de COMBAT.

Trop longtemps nos adversaires, sciemment ou inconsciemment, ont classé l'anarchie comme synonyme de désordre — notre titre leur répond — de pillage, de banditisme, etc. Peut-être aussi trop d'individus de bonne foi ont-ils cru être anarchistes et ne l'étaient pas. Nous voulons des adversaires ou des amis conscients.

Sans forfanterie comme sans réticences, c'est à cette œuvre que nous voulons nous attacher.

Dédaignant les querelles personnelles, les invectives qui pourraient nous être adressées par des adversaires en mal d'idées ou de copie, nous espérons mieux faire en laissant nos colonnes ouvertes à tous les parias de la vie pour faire entendre leurs plaintes et leurs haines.

Indépendamment des collaborateurs connus dans le monde littéraire dont nous avons le concours assuré, nous faisons appel à tous ceux qui ont à se plaindre d'un ou de tous les rouages de la machine sociale que nous voulons briser, leurs articles seront les bienvenus. Nous n'exigerons de personne un *acte de foi anarchiste*, nous n'exigeons même aucune signature, assumant l'entière responsabilité de ce qui sera écrit sur ce journal, nous n'ignorons pas que beaucoup d'individus doivent penser tout bas ce que nous dirons bien haut.

Ce que nous exigeons de nos collaborateurs ou correspondants : c'est la VÉRITÉ, RIEN QUE LA VÉRITÉ, nous ne voulons même rien d'exagéré. Laissons le mensonge à certains de nos adversaires, cette arme les tuera.

Faisant fi des règles de syntaxe ou des fautes d'orthographe, tant pis si ceux qui feignent de ne comprendre qu'un langage académique nous ironisent, pourvu que nous soyons compris par les autres, il nous suffira.

Les forçats du militarisme ou de l'industrie pourront ici, en leur langage, clamer leurs douleurs et leurs espoirs.

En avant, camarades, pour l'assaut de la forteresse capitaliste.

LA RÉDACTION.

CE QUE NOUS VOULONS

Par millions, des êtres humains travaillent dix ou douze heures par jour — et dans d'odieuses conditions — en échange d'un salaire insuffisant.

Par millions, des vieillards qui, durant toute une carrière laborieuse de vingt-cinq, trente et quarante ans, ont entretenu la richesse publique et édifié des fortunes particulières, tendent leurs mains décharnées aux portes des hospices ou aux passants.

Par millions, des enfants inoffensifs et charmants, manquent de l'alimentation et de la culture indispensables à ces jeunes arbustes.

Par millions, des femmes belles et désirables, faites pour provoquer et ressentir l'amour, demandent au trafic honteux de leur chair le pain qui leur est nécessaire.

Par millions, des êtres vigoureux et bien portants cherchent en vain du travail et, sans travail, sont voués au dénuement.

Par millions, des jeunes hommes sont arrachés au champ, à l'atelier, à leur famille, à leurs amours, en prévision de tueries incompréhensibles et criminelles.

Par millions, des malheureux — que la misère, l'ignorance et l'oppression poussent fatalement à enfreindre la loi dirigée contre eux — gémissent dans les prisons et les bagnes.

Tout homme d'intelligence et de cœur doit vouloir que cela cesse.

Des intrigants et des ambitieux, investis d'un mandat par la candeur populaire, des flibustiers et des crétins, pourvus d'une fonction par la complaisance gouvernementale puisent, à mains pleines et sales, dans le trésor public qu'alimente le prolétariat.

Les ministres d'un Dieu ridicule travaillent à appuyer sur l'absurdité des dogmes et la métaphysique des croyances religieuses, la domination d'une classe et les privilèges qui l'accompagnent.

Dans leur ignorance et leurs habitudes de servilité, les foules acclament ceux qui les fouaillent et les détroussent ; elles se pressent [illegible] grand qui les méprise ou les flatte et suivent passivement les conseils des endormeurs et des prêcheurs de résignation.

Tous les esprits affranchis et tous les cœurs généreux entendent que cela prenne fin.

Vivre, être heureux, être libres..... *voilà ce que nous voulons !*

Goûter le bien-être physique qu'assurent une nourriture saine et abondante, un vêtement et une habitation confortables.

Cultiver notre intelligence, développer nos connaissances, enrichir notre cerveau des connaissances acquises, réjouir nos regards de la contemplation des chefs-d'œuvre de l'art et de la nature, procurer à nos oreilles le charme des pures harmonies, étudier d'un esprit indépendant les problèmes de la vie, promener librement notre curiosité à travers le monde des réalités et des observations, penser ce que nous inspire notre raison éclairée et confier à notre bouche hardie le soin d'exprimer notre idée.

Voilà ce que nous voulons !

Et nous voulons aussi fonder au plus tôt un milieu social favorable au développement intégral de la personnalité humaine, par le libre jeu des forces qui s'agitent en nous et des passions qui nous mouvementent, par le dégagement normal de nos affinités, par le noble rayonnement de nos sympathies.

Il faut demander à la vie tout ce qu'elle comporte de joies.

Je sais bien que vouloir cela et le proclamer, c'est s'exposer à être traités en malfaiteurs.

Qu'importe !

Propagateurs volontaires d'une idée que nous savons juste et belle, nous envisageons sans défaillance les conséquences de la bataille.

Il nous serait plus pénible de rester inactifs au sein de la mêlée que de courir les risques attachés à la lutte.

Si c'est être des malfaiteurs que de vouloir la fin de la misère, de l'ignorance et des guerres ; si c'est être des malfaiteurs que de préparer l'avènement d'une société de concorde, de savoir, d'abondance, d'harmonie, eh bien, soit ! Nous sommes des malfaiteurs ; nous acceptons l'épithète ; nous la revendiquons fièrement.

Que nos adversaires quittent l'espoir de nous désarmer ; nous ne sommes pas plus de ceux qu'on corrompt que de ceux qu'on intimide.

L'esprit d'indépendance se développe et se fortifie au sein des jeunes générations ; un souffle d'affranchissement s'élève, commençant à tout rafraîchir et à tout vivifier dans le désert. L'Esclave veut conquérir sa place d'Être libre. Nous voulons être heureux, certes, mais nous voulons — et cela est possible — que *tous* le soient, car nous ne pourrions pas rire quand les autres pleurent, chanter quand les autres gémissent.

Voilà ce que nous voulons, et nous le voulons de toute la puissance de notre fermeté, de toute l'énergie de notre persévérance.

Le veux-tu aussi, toi qui me lis ? Veux-tu vivre, être heureux, être libre ? Veux-tu que chacun soit libre, soit heureux et vive ?... Oui ? — Eh bien ! il dépend de toi, de moi, de nous tous que ce rêve magnifique devienne une réalité. Si tu le veux résolument, loyalement, dis adieu à tout ton passé ; abandonne s'il le faut famille, amitié, situation ; fuis l'atmosphère empestée des églises, des casernes, des parlements et viens, viens combattre, libre, au milieu d'hommes libres !

Sébastien FAURE.

ORDRE BOURGEOIS ET ANARCHIE

Malgré les efforts très divers et incessants des camarades, un malentendu existe toujours entre la foule et les anarchistes. Pour l'immense majorité des hommes, nous sommes des amateurs de désordre, des partisans de je ne sais quels cahots où tout le monde s'égorgerait, prendrait plaisir à se vautrer dans le crime.

J'ai encore sur ma table la lettre d'un de mes anciens compagnons de bagne scolaire, où il s'étonne fort de me voir parler à la [illegible] mots font tout à fait bien ensemble », me dit-il ironiquement.

Beaucoup de gens *instruits*, de ceux que suit la foule ignorante, en sont là. C'est que les moralisateurs et éducateurs officiels jouent bien leur rôle de valets menteurs, que la journalistique à solde ne vole pas l'argent que lui donnent les maîtres. A nous, incombe la tâche de défendre la vérité, ce sel de la vie que nous voudrions voir dispensé à tous ; nous ne saurions nous en plaindre : la colère des trompés, quand leurs yeux seront dessillés, se tournera en vent de révolte contre les trompeurs.

***

Nous sommes les partisans d'une idée nettement hostile aux principes gouvernementaux des sociétés civilisées ou dites telles. Dans ces sociétés règne l'ordre sous l'autorité ; nous voulons, nous, l'ordre dans la liberté, l'anarchie (l'expression et le mot sont absolument synonymes).

Ces deux conceptions de l'ordre sont nettement incompatibles et divisent l'humanité en deux clans : celui des autoritaires et celui des anarchistes. Ces clans sont destinés à une lutte incessante et imminemment attractive qui ne se terminera que par la disparition de l'un d'eux. Mais l'extermination des anarchistes ne se conçoit pas, car ils résument, précisent et clament le désir de la liberté inné chez tous les hommes. C'est donc l'idée autoritaire qui disparaîtra fatalement.

***

Toute autorité suppose des privilèges à défendre contre des individus lésés à qui on impose le respect de ces privilèges. C'est là la raison d'être des gouvernements et de tout l'appareil de violence qui les appuie. Mais ces gouvernements ne tiennent nullement, de nos jours surtout — et les anarchistes, mieux que les autres, savent pourquoi — à mettre en exercice la force qu'ils ont à leur disposition. Ils tâchent donc d'abrutir les lésés.

Autrefois, c'était tôt fait : personne n'apprenait même à lire ; le beau et le vrai n'étaient cultivés que par quelques cerveaux exceptionnellement bien doués et privilégiés. Mais, peu à peu, la conscience humaine se réveilla : la foule productrice exigea l'instruction pour ses fils et confia le soin de l'organisation sociale à des bourgeois délégués. Ces derniers lui ont, du côté de l'instruction, et après plus d'un siècle, donné à peu près ce qu'elle réclamait : les enfants des prolétaires ont maintenant des instituteurs. Mais, outre que les travailleurs sont souvent, pour cause de misère, dans l'impossibilité d'envoyer leurs enfants aux écoles, l'enseignement qui est donné dans ces écoles est dépourvu de tout principe rationnel. On ne cherche pas à y faire des hommes qui savent et veulent, mais des esclaves religieusement respectueux de la chose établie, de la loi. On y familiarise l'enfant avec les iniquités qui pourraient le révolter quand elles se heurteraient à ses idées généreuses et d'ardente justice ; les privilèges de la minorité y deviennent des droits, leur conservation un devoir social, la résignation une vertu ; Dieu existe, la propriété individuelle, le juge, la patrie armée, le soldat, la loi sont respectables ; la raison a beau crier le contraire, le pédagogue est obligé d'enseigner ces mensonges — même s'il n'y croit pas — car leur acceptation par tous est la condition *sine qua non* de l'ordre.

Ainsi se continue l'antique abrutissement de nos pères « du temps des seigneurs ».

Pas tout à fait pourtant. Il se trouve parfois des enfants du peuple qui prennent à l'école des notions suffisantes pour aller assez loin dans l'étude des sciences ; même quelquefois les gouvernants, croyant profiter plus tard de leur intelligence, leur favorisent l'accès de plus hautes écoles. Nous avons alors l'arriviste, dont Champsaur nous a présenté une figure, ou l'individu fier, à qui répugne toute bassesse, qui ne sollicite rien d'aucun homme, parce que conscient de son être, il constate que tout, autour de lui, est hypocrisie et injustice, compare la vie belle que les humains pourraient vivre si toutes les jouissances du beau et du vrai étaient accessibles à tous, à la vie actuelle [illegible] si affairée ; et il est pris d'un profond dégoût, d'une haine féconde par ce vieux monde qu'il s'emploie à défaire avec toute l'énergie dont est capable un homme qui sait avoir raison, contre tous. En face des préjugés et en dépit des lois, il reste lui-même, non la chose qu'on avait voulu façonner. C'est un homme qui, pour toute autorité, accepte seulement sa raison, un irrespectueux de l'ordre établi, un individu à mâter.

Ainsi, l'ignorance populaire, l'avilissement ou l'étouffement de l'individu sont nécessaires au bon maintien de l'ordre sous les gouvernements. Or, le nombre des grands savants et inventeurs est toujours proportionné au niveau intellectuel des masses ; l'ordre autoritaire se trouve donc être, outre une institution démoralisatrice et faiseuse d'esclaves, un frein au libre progrès vers le mieux où paraît tendre l'humanité.

***

Cependant, en dépit des efforts des gouvernants pour donner un enseignement irrationnel, les révoltés ne manquent pas et deviennent chaque jour plus nombreux. Ce n'est pas que la misère soit plus grande qu'autrefois, mais les travailleurs deviennent plus conscients et la douleur qu'ils éprouvent de ne pas vivre la vie large qu'ils voient possible est autrement cuisante que celle, très vague, éprouvée par la brute courbée sur un labeur de machine.

Sans respect pour la digestion, si tranquille jusque-là, des repus, ils disent leurs souffrances dans les journaux ou dans la rue. Dans le premier cas quelquefois, dans le second toujours, les partisans de l'ordre font appel aux hommes d'armes, leurs soutenteurs constants... jusqu'à ce jour. Plusieurs fois, le sang a coulé et la mort a eu son tribut ; pourtant, le plus souvent, aucun privilège n'était en danger. On est allé jusqu'à l'assassinat, froidement consommé par la guillotine, d'un homme qui n'avait tué personne — tant est grand l'affolement des bourgeois quand leur esprit borné d'imbéciles gonflés se heurte à des idées de liberté.

On peut par là augurer de ce que sera la société autoritaire quand, dans quelques années, le nombre des conscients, des révoltés contre les us et coutumes, légalisés ou non, sera tel qu'à chaque instant et partout l'ordre sera troublé. La répression sera sans doute bien pire qu'aujourd'hui ; mais, puisque nous ne sommes pas des amateurs qui tiennent surtout à épater, nous ne pouvons que nous en réjouir : cette violence, exercée contre les comptenteurs de la Loi, criera plus que jamais au monde que l'ordre bourgeois ne veut pas seulement l'ignorance, qu'il lui faut aussi la disparition de

quiconque raisonne, sans autre forme de procès que l'épaulement d'un fusil par une brute automate. L'étouffement de la clameur, excitatrice de révolte, des persécutés ne pourra, en effet, avoir lieu que par leur mort, et l'ordre, plus encore que jamais, aura besoin de sang.

***

C'est à ce moment que tous les ignorants, les apathiques, les silencieux d'aujourd'hui diront : « Non, tout de même, ceci n'est pas l'ordre! »

L'anarchie alors apparaîtra naturellement à tous ceux que n'aveugle pas la soif de l'autorité comme le refuge dernier et sûr de la société. La liberté insoupçonnée et qui fait peur sera enfin considérée comme le seul remède aux maux sociaux. Elle ne s'imposera pas (elle ne le pourrait pas, étant *l'anarchie*), elle sera la déduction logique des faits. Elle ne reniera personne. Dans son sein, l'humanité trouvera de la sève pour une vie nouvelle, chaque individu pourra se *développer* librement, agir dans tous les sens et sans entraves, étancher à son aise le feu de ses passions physiques, intellectuelles et morales jusqu'au moment où elles se heurteront aux passions contraires des autres individus. La raison, dispensée à tous par l'éducation intégrale, interviendra alors, non l'homme armé ou l'homme à toge, et déterminera la libre entente, seule conforme à l'égoïsme humain à qui une aberration, fort compréhensible un temps, a fait préconiser l'autorité.

Les prisons n'existeront plus, ni les juges, ni les bourreaux : on aura enfin compris qu'au lieu de punir, il est plus conforme à la raison de prévenir, de guérir ou au moins de soigner. Chaque progrès accompli dans n'importe quelle branche de l'activité humaine, si petit soit-il, profitera à tous. Les races dites sauvages, parce que en retard de quelques années dans l'évolution générale vers la perfection, plus pures, viendront donner une chaleur de renouveau au vieux sang corrompu des hommes blancs — au lieu d'être pourchassées à coups de fusils et de mitrailleuses, exploitées par les capitalistes voraces...

Alors seulement existera l'ordre, l'ordre naturel, imperturbable parce que spontanément sorti du choc de libres individualités. Et la vie sera si belle, sous le soleil du jour nouveau qui luira, que les humains en seront remplis d'un bonheur inouï, d'un ineffable amour.

« Qu'importe, donc, qu'au matin de ce jour la rosée soit sanglante? » Le soleil l'aura bientôt fait disparaître!

HOMO.

Mystifications Populaires

I

Souveraineté du peuple

Celui qui s'adresse au public est dans le même cas qu'un orateur qui s'exprimerait devant un auditoire dont chaque membre parlerait une langue différente et ne comprendrait pas ou ne comprendrait qu'imparfaitement celle qu'emploie l'orateur.

Il est peu d'hommes, en effet, qui jugent des choses d'après leur valeur intrinsèque.

La plupart d'entre eux ne voient qu'à travers le voile des préjugés de famille, de nationalité, d'éducation, de position sociale que la routine met au-devant de leurs yeux et qu'épaississent encore les inspirations de l'intérêt personnel et des passions. En présence d'une opinion quelconque, chacun de nous, instinctivement, commence par se demander ce qu'il aura à perdre ou à gagner si cette opinion vient à prévaloir.

Et cependant les choses sont ce qu'elles sont en elles mêmes, indépendamment de l'idée que nous nous en formons et des systèmes, vrais ou faux, à l'aide desquels nous essayons de nous expliquer les effets et les causes.

Le Cacique de la légende aura beau monter chaque matin sur le sommet de la colline qui domine son campement, pour indiquer au soleil, son frère, la route qu'il aura à parcourir dans sa journée, l'astre radieux n'en continuera pas moins à suivre la carrière que lui tracent dans l'espace les lois de la gravitation.

L'exploitation du bétail humain ne repose que sur des quiproquos et des malentendus.

Si l'on se donnait la peine d'appliquer aux idées générales la dixième partie de l'attention et du bons sens dont on fait preuve, journellement, pour les besoins de la vie courante, la question sociale serait bien près d'être résolue. Mais les querelles de mots, les équivoques, la manie des formules entretiennent l'état de division dans lequel se débattent les gens, au fond les mieux intentionnés, et cette division est indispensable aux oppresseurs pour conserver leurs privilèges et perpétuer leur autorité.

On en trouve un exemple frappant dans le dogme si vanté de la souveraineté populaire, qui est maintenant le grand cheval de bataille de tous les partis et dans lequel chacun se flatte de voir la consécration de ses espérances.

Pour ne pas compliquer la question, laissons pour l'instant de côté la conception anarchiste sur laquelle nous reviendrons en temps utile, car il est impossible de faire accepter les conséquences de prémisses qui n'ont pas été acceptées.

Bornons-nous à imiter ces médecins aliénistes qui feignent d'entrer dans les hallucinations de leurs malades, pour s'attirer leur confiance et les guérir avec plus de sécurité.

Nous acceptons donc provisoirement, et jusqu'à plus ample informé, l'hypothèse gouvernementale et autoritaire (pour arriver à l'entente).

On voudra bien convenir que, dans ces conditions, il n'y a que deux manières d'envisager la question.

La première est celle où le gouvernement est imposé à la nation.

La seconde est celle où le gouvernement est consenti par elle.

Nous ne faisons pas intervenir de procédé intermédiaire parce que toute autre interprétation serait un outrage au sens commun et que si l'on supposait un consentement tacite et pour la forme seulement, ce serait faire mentir les mots.

C'est en effet, ce que Salomon, qui a eu de nombreux imitateurs, entendait par ce proverbe : « *Il faut opprimer avec sagesse* ».

Les maraudeurs disent aussi *qu'il faut plumer la poule sans la faire crier*.

Il y aura lieu d'examiner successivement:

Le Suffrage universel;

Les plébiscites;

Les régimes où la population participe, dans une certaine mesure, à la confection des lois;

La législation directe par le Peuple.

(A suivre). ATOME.

Lisez et faites circuler L'ORDRE.

Abonnez-vous et faites abonner vos amis.

Il faut supprimer les Patries!

Paroles d'EUGÈNE BESSON

I

Oh ! que t'importe le drapeau
Et la patrie, ô pauvre mère !
Quand ton fils est dans le tombeau
Et fut victime de la guerre !
C'était l'espoir de tes vieux jours,
Il aimait une fiancée,
Mais, hélas ! au bruit des tambours
Il eut la poitrine percée.

Refrain

Non ! plus de ces combats sanglants,
De ces horribles boucheries;
Pour le bonheur de nos enfants,
Il faut supprimer les patries !

II

C'est à vingt ans, cet âge heureux,
Quand l'homme plein d'amour tressaille
Qu'on le prend, s'il est vigoureux,
Pour aller braver la mitraille.
Sans haine, il doit donner la mort,
Et lorsqu'il tombe sous les balles,
On pleure son malheureux sort,
On maudit ces luttes fatales.

III

Pour la patrie il faut mourir ;
Telle est la devise éternelle,
Quand l'homme doit se secourir,
Se tendre une main fraternelle,
Et quand on s'est bien égorgé,
Que le sang a rougi la plaine,
Le sort du peuple est-il changé ?
N'est-ce pas lui toujours qui peine ?

IV

Peuple, ne les écoute pas,
Ceux qui te vantent la victoire,
Qui te disent que les soldats
En tuant se couvrent de gloire.
Non ! c'est de la férocité;
C'est la brute en nous qui surmonte;
La guerre, pour l'humanité,
C'est une chose qui fait honte.

V

Soyons libres, soyons heureux,
Ne proclamons qu'une patrie;
Le monde entier, les sols nombreux,
Délivrés de la barbarie.
Entre les peuples désormais
Toute fureur doit disparaître,
C'est par le travail et la paix
Qu'ils doivent trouver le bien-être.

VI

Les hommes sont faits pour s'aimer,
Pour se donner les meilleurs gages;
Non pour se craindre et pour s'armer,
Se livrer à d'affreux carnages.
Sous les pas des fameux héros,
Coulent trop de larmes amères.
Les grands guerriers sont des bourreaux,
Qui déchirent le cœur des mères !

Paroles et musique en vente au bureau de *L'Ordre*, à 10 centimes l'exemplaire.

"AU PAYS DU MUFLE"

Les anarchistes doivent avoir pour devise : « NI DIEUX, NI MAITRES ». Cette devise de Blanqui mise au pluriel sied admirablement au but qu'ils poursuivent.

Antivotants, pour être conséquents avec cette tactique, ils doivent se garder d'aduler les individus quels qu'ils soient, se réservant d'approuver ce qui, chez eux, semble juste. Ainsi agissant, l'avenir ne leur réservera pas d'aussi amères déceptions.

C'est surtout aux néophytes que je m'adresse, sachant bien que les anciens jugent bonne la parole d'Anacharsi-Clotz : « Foule, guéris-toi des individus », et s'ils n'ont jamais voté ou ne votent plus, c'est que l'expérience leur a démontré la faillibilité de tous les êtres; ceci venant s'ajouter à la conception qu'un individu désirant vraiment être libre doit se passer de maîtres, du moins ne pas s'en infliger volontairement.

Nous venons encore de confirmer le bien fondé de ce raisonnement dans la cabriole que vient d'opérer l'auteur du livre intitulé comme cet article.

Laurent Tailhade, l'évocateur des Harmodius et Aristogiton, l'encenseur de Louvel et l'apologiste du geste de Vaillant « qu'importe de vagues humanités si le geste est beau », vient, à propos d'un manifeste adressé aux conscrits, de renier un passé qui fut souvent approuvé par un grand nombre de révolutionnaires.

Ce manifeste, dont la virilité et la justesse a mis aux abois toute l'immonde séquelle, qui, par des sophismes, prétend faire avaler aux meurts de faim qu'ils ont quelque patrimoine à défendre alors que, seule, cette tourbe en possède un ou plusieurs, était signé de plusieurs camarades connus par leur énergie; Tailhade, lui-même, avait cru pouvoir le signer, mais dès qu'il apprit que des poursuites étaient intentées aux signataires, celui-ci fit la pirouette et, par des propos d'idiot ou de mufle, il nia avoir donné sa signature.

Assurément, ce geste n'a pas la portée qu'aurait une loi dont toute une nation devrait subir les effets. C'est la seule atténuation que nous trouvions à la *vilenie* de Tailhade.

Mais, à moins de folie, il est bien digne d'habiter AU PAYS DU MUFLE qu'il a si magistralement dépeint. Un de plus dans cette patrie là ne peut nous émouvoir.

A. BEAURE.

AUX CONSCRITS

Le journal *Le Temps* a publié l'appel qui a provoqué des poursuites contre plusieurs de nos camarades :

Association Internationale Antimilitariste des Travailleurs

Conscrits,

Voici l'instant venu de payer votre dette à la patrie. Dans quelques jours, vous allez abandonner tout ce qui vous est cher, famille, amis, amante, pour revêtir l'infâme livrée militaire. Vous allez délaisser vos intérêts et votre travail pour vous embrigader dans le troupeau de brutes auquel on enseigne l'art de tuer.

Comme nous l'avons fait les années précédentes pour vos aînés, nous venons à vous et nous vous invitons à réfléchir. Avant de renoncer définitivement à votre qualité d'homme, avant que votre raison ait complètement sombré dans ces bagnes déprimants que sont les casernes, pensez à ce que vous allez faire.

Travailleurs, vous vous devez avant tout à la classe ouvrière. La patrie bourgeoise, qui vous réclame des années de servitude et qui exige au besoin le sacrifice de votre existence n'a jamais été pour vous qu'une marâtre.

Vous ne lui devez ni dévouement, ni obéissance.

N° 1 Feuilleton de l'Ordre

L'ANARCHIE

Sa philosophie. — Son idéal

Par P. KROPOTCKINE

Conférence qui devait être faite le 6 mars 1896, à Paris, salle du Tivoli Vaux-Hall.

Kropotckine venant d'Angleterre fut arrêté en débarquant sur le sol de la libre République française en vertu d'un mandat d'expulsion émanant de M. Bourgeois, ministre de l'intérieur, et obligé de revenir immédiatement sur la terre plus hospitalière de la monarchique Angleterre, d'où, par la suite, il écrivit sa conférence.

CITOYENNES ET CITOYENS,

Ce n'est pas sans une certaine hésitation que je me suis décidé à prendre pour sujet de cette conférence la philosophie et l'idéal de l'anarchie.

Ceux qui sont persuadés que l'anarchie n'est qu'un ramassis de visions sur l'avenir et qu'une poussée inconsciente vers la destruction de toute la civilisation actuelle, sont encore bien nombreux, et pour déblayer le terrain des préjugés de notre éducation, il faudrait peut-être entrer dans des développements que l'on aborde difficilement dans une conférence. Il y a deux ou trois années seulement, la grande presse parisienne ne soutenait-elle pas que la seule philosophie de l'anarchiste c'est la destruction, son seul argument — la violence ?

Cependant, on a tant parlé récemment des anarchistes qu'une partie du public a fini par lire et discuter nos doctrines. Quelquefois même on s'est donné la peine de la réflexion, et en ce moment, il y a du moins, un point de gagné. On admet volontiers que l'anarchiste possède un idéal ; on le trouve même trop beau, trop élevé pour une société qui n'est pas composée que d'hommes d'élite.

Mais — n'est-il pas trop prétentieux de ma part de parler d'une philosophie là où, au dire de nos critiques, il n'y a que des visions pales d'un avenir lointain ? L'anarchie peut-elle prétendre à posséder une philosophie, lorsqu'on refuse d'en reconnaître une au socialisme ?

C'est à quoi je vais essayer de répondre, en y mettant toute la précision et toute la clarté possibles, et en vous priant de m'excuser d'avance si je répète devant vous un exemple ou deux que j'ai déjà mentionnés dans une conférence faite à Londres, et qui, ce me semble, permettent de mieux saisir ce qu'il faut entendre par philosophie de l'anarchie (1).

***

Vous ne m'en voudrez certainement pas, si je prends tout d'abord quelques exemples élémentaires, empruntés aux sciences naturelles. Non pour en déduire nos idées sociales — loin de là ! Mais simplement pour mieux faire ressortir certains rapports, qu'il est plus facile de saisir dans les phénomènes constatés par les sciences exactes, qu'en cherchant ses exemples seulement dans les faits si complexes des sociétés humaines.

Eh bien, ce qui nous frappe surtout dans les sciences exactes en ce moment, c'est la profonde modification qu'elles subissent depuis quelques années, dans toute leur façon de concevoir les faits de l'univers et de les interpréter.

Il y eut un temps, vous le savez, où l'homme s'imaginait la terre placée au centre de l'univers. Le soleil, la lune, les planètes et les étoiles semblaient rouler autour de notre globe et, pour l'homme, ce globe, habité par lui, représentait le centre de la création. Lui-même — être supérieur sur sa planète — était l'élu du créateur. Le soleil, la lune, les étoiles n'étaient faits que pour lui; vers lui était portée toute l'attention d'un dieu, qui veillait sur le moindre de ses actes, arrêtait pour lui le soleil dans sa marche, voguait dans les nuages, lançant ses ondées ou ses foudres sur les champs et sur les villes, pour récompenser les vertus, ou châtier les crimes des habitants. Pendant des milliers d'années l'homme a ainsi conçu l'univers.

Vous savez, cependant, quel immense changement se produisit au XVIe siècle dans toutes les conceptions de l'homme, lorsqu'il lui fut démontré que, loin d'être le centre de l'univers, la terre n'était qu'un grain de sable dans le système solaire — rien qu'une boule beaucoup plus petite que d'autres planètes; que le soleil lui-même, cet astre immense en comparaison de notre petite terre, n'était qu'une étoile parmi tant d'autres étoiles sans nombre, que nous voyons briller dans le ciel, fourmiller dans la voie lactée. Combien l'homme parut petit devant cette immensité sans bornes, combien ridicules semblèrent ses prétentions ! Toute la philosophie de l'époque, toutes les conceptions sociales et religieuses se ressentirent de cette transformation dans les idées cosmographiques. C'est de cette époque seulement que datent les sciences naturelles, dont le développement actuel nous rend si fiers.

Mais un changement, encore plus profond et d'une portée beaucoup plus grande, est en train de s'opérer dans l'ensemble des sciences, et l'anarchie, vous allez le voir, n'est qu'une des manifestations multiples de cette évolution. Elle n'est qu'une des branches de la philosophie nouvelle qui s'annonce.

(A suivre).

(1) *Les Temps Nouveaux*, publication de *La Révolte*. Paris, 1894.

Dans le prochain numéro, nous publierons : **La Substance Universelle,** par Albert BLOCH et PARAF-JAVAL.

Quand on vous commandera de décharger vos fusils sur vos frères de misère — comme cela s'est produit à Châlon, à la Martinique, à Limoges — travailleurs, soldats de demain, vous n'hésiterez pas : vous n'obéirez pas. Vous tirerez, mais non sur vos camarades. Vous tirerez sur les soudards galonnés qui oseront vous donner de pareils ordres.

Quand on vous enverra à la frontière défendre le coffre fort des capitalistes contre d'autres travailleurs abusés comme vous l'êtes vous mêmes, vous ne marcherez pas. Toute guerre est criminelle. A l'ordre de mobilisation, vous répondrez par la grève immédiate et par l'insurrection.

Au 1er mai 1906, ceux d'entre vos camarades qui luttent contre l'oppression patronale affirmeront leur volonté de ne travailler que huit heures par jour. En cette circonstance, on vous demandera de noyer dans le sang cet élan d'indépendance et de dignité ouvrières. Mais là encore, conscrits, vous refuserez d'assumer ce rôle de basse police en proclamant l'étroite solidarité qui vous unit aux manifestants.

Voilà ce que vous ferez, conscrits. Voilà ce qu'il vous faut dès aujourd'hui examiner.

Songez bien que vous avez contracté des devoir envers la classe à laquelle vous appartenez. Songez bien que votre intérêt est intimement lié à celui de tous les travailleurs.

Manquer à ces devoirs, oublier ces intérêts, ce serait plus qu'une faiblesse, ce serait une trahison.

Jeunes camarades, conscrits, vous ne mentirez pas aux espérances des travailleurs. Vous n'abandonnerez pas le peuple dont vous êtes. Vous ne trahirez pas la cause des exploités : la vôtre!

Le Comité National :

(*Suivent les signatures*).

Le prochain numéro paraîtra le 12 novembre.

CHRONIQUE LOCALE

A Propos de Cours d'Assises

C'est dans la première quinzaine de novembre que va se jouer la tragi-comédie dénommée « Cours d'assises ».

Comme il est d'usage, quelques individus d'aspect hermaphrodite, vêtus de robes rouge pourpre, bordées d'hermine, bizarrement coiffés de bonnets qui font songer à des moules à pâtisserie prendront place, solennellement, devant des paperasses et le Code.

Ces êtres carnavalesques auront à charge de cuisiner des accusés déjà condimentés par un de leurs collègues qui porte le titre de juge d'instruction. Puis, après avoir ouï témoins, accusés, avocat général et « défenseur » — autre déguisé qui, presque toujours, ment pour l'honneur du métier — douze hommes honnêtes (!) statueront sur la culpabilité ou l'innocence, décréteront qu'il y a oui ou non des circonstances atténuantes à appliquer ; ils termineront la mascarade par des acquittements ou des condamnations. Après quoi, croyant avoir accompli un devoir, sauvé la société, on posera les déguisements dans les coulisses, et tout ce monde, l'âme sereine, ira ripaliер puis se reposer d'un labeur si éreintant.

Il y a, à ce sujet, plusieurs points d'interrogation que chacun devrait se poser, si *chacun* voulait penser par lui-même :

Dans cette salle qu'on voudrait faire croire imposante et respectable, et où tout n'est que sinistrement ridicule, où se trouvent les coupables? Sont-ce réellement, comme le croit le grand nombre, ceux qui, d'ordinaire, sont placés sous « la pendule »? Sont-ce les pandores qui *majestueusement* les gardent ou les clercs, acolytes et complices, les juges, l'avocat général, le défenseur, les jurés? Est-ce le public? Sont-ce les journalistes à tant la ligne qui relatent plus ou moins exactement ce qu'ils entendent?

Pour ma part, je n'hésite pas pour répondre que c'est à la fois tout le monde et que les seuls à qui ma sympathie aille sont les accusés. Voilà, je le sais, qui va faire sursauter tous nos puritains, tous les *honnêtes* gens ; mais je m'en moque.

Quel est, en effet, l'accusé qui a autrefois envié son sort d'aujourd'hui, qui est venu là pour son plaisir? Aucun n'est ce pas? ou si peu! Mais alors, qui les a poussés, ces tourmentés de la loi à s'insurger contre elle? Mille causes qu'il serait impossible de relater si l'on n'est eux-mêmes ; un fait est pourtant acquis, c'est celui-ci : Ces causes ont toutes leur source dans l'état actuel de la société. Cela est vrai jusqu'à l'évidence.

L'éducation, le milieu, les impressions journalières reçues font l'homme ce qu'il est : le plus souvent un être immoral insociable.

Or, qui donne l'éduction, qui fait le milieu, qui impressionne les cerveaux plus que ce public affamé de dramatique qui représente, dans la salle, la société? N'est-ce pas lui qui vote pour les maîtres dont les hommes armés et masqués ne sont que les valets?

La foule, donc, est la principale coupable. Tout le mal est dans sa vilerie ou dans son imbécilité. Le but que nous nous proposons est son relèvement matériel et moral.

Nous voudrions qu'elle comprenne que le juge, pour justifier son métier et surtout ses grasses prébendes, a besoin de délits et de crimes qu'il s'efforce de provoquer en s'entendant avec le législateur, tout comme le médecin a besoin de malades, le gargotier d'ivrognes, le soldat du lupanar, etc.

Partout l'homme a intérêt à ce que l'homme souffre : depuis le *citoyen laborieux* qui crèverait de faim si ses semblables étaient aussi honnêtes que lui, jusqu'au gouvernant qui n'existera plus dès qu'un peu de raison aura pénétré dans les cerveaux.

Belle société que celle où règne un tel ordre! Ah! Messieurs les bien pensants qui nous accusez de forfaits (vous les eussiez commis si le hasard vous avait mis à notre place et nous à la vôtre) vous faites des efforts pour la conserver, cette marâtre!

Ignorants et bornés, il serait illogique et antinaturel que vous agissiez autrement. Mais, en vérité, la force c'est le droit, et nous sommes les plus forts. Nous sommes le peuple innombrable dont nous présentons les multiples aspirations, car tout ce qui souffre, tôt ou tard, viendra à nous, sans en excepter vous-mêmes.

Nous ne voulons ni prisons, ni juges, ni rien de tout le personnel ou l'attirail que ces choses nécessitent ; nous voulons la disparition de tout crime et de tout délit. Nous lutterons jusqu'à ce que ce vœu soit une réalité.

L'analyse des faits nous ayant convaincus que l'autorité de l'homme sur l'homme est la cause première de tout le mal, nous bataillons pour sa disparition ; ainsi seulement disparaîtront ces effets funestes : misère et prostitution générales.

Mais revenons aux cours d'assises.

Tous les accusés qui vont comparaître, en cette session comme plus tard, trouveront parmi nous des défenseurs, à quelque classe et à quelque catégorie de l'ordre social qu'ils appartiennent. Néanmoins, il y en aura toujours qui nous intéresseront plus particulièrement. En novembre prochain, les accusés des événements d'avril nous occuperons surtout, comme ils occuperont aussi la foule des badauds, bourgeois et ouvriers, qui viendront jouir du tableau de leur procès, comme d'une pièce à grand spectacle.

Quels sont ces accusés?

Théodore Haviland, voulant couvrir le directeur Penaud, suscita le lok-out ; Charles Haviland, malgré le vœu de la majorité de ses ouvriers, voulut conserver Sautour ; Fougeras, Beaulieu, etc., approuvèrent ces hommes et s'allièrent à eux ; l'ex-préfet Cassagneau mécontenta les ouvriers par un entêtement criminel ; des officiers ordonnèrent de tirer sur une foule justement révoltée par ces infamies continuelles, et enfin des jeunes hommes obéirent, assassinèrent Vardelle, un jeune homme comme eux. Mais déjà d'autres personnes avaient été assassinées, de toute autre façon il est vrai : le lok-out réduisit à la famine des milliers de familles ; la misère régna plus encore que d'habitude dans les taudis ouvriers ; et les germes morbides de notre infecte ville accomplirent leur œuvre.

Mais les auteurs de tout ce mal peuvent commettre impunément des crimes pareils : la loi les couvre, la justice est pour eux.

Ce n'est donc pas chez eux que les gendarmes sont allés frapper, mais chez quelques crevés de faim qui, pour des motifs généreux peut-être, peut-être aussi pour des raisons toutes opposées à celles de la masse révoltée d'alors, prirent une part plus ou moins grande (nulle même pour quelques uns) au mouvement d'avril.

D'aucuns s'étonneront que nous prenions leur défense par ce que ce sont des repris de justice nullement révolutionnaires ; mais j'ai déjà dit que tous nos efforts seront acquis à la cause de ceux qui sont dans les serres du vautour-justice, qu'ils aient été nos amis ou nos adversaires. Tant pis si après ils reviennent nous combattre ; nous ne regretterons pas ce que nous aurons justement accompli pour eux.

Nous avons lutté pour retirer le capitaine millionnaire Dreyfus du bagne, pourtant j'affirme qu'il nous est beaucoup plus antipathique que n'importe lequel des malheureux emprisonnés depuis tantôt six mois et dont nous voulons nous occuper.

Quelques-uns, étant en prison, ont commis des actes que, certes, nous répudions de toutes nos forces.

Un autre des inculpés, Avril, jeune homme de dix-huit ans, fut d'abord emprisonné et condamné pour avoir crié « Vive l'anarchie ! » Il fut maintenu en geôle plus tard parce qu'impliqué dans les événements du mois qui porte son nom. Qualifié d'anarchiste pour un cri peut-être inconsciemment lâché, il a eu à subir le régime spécial dû aux lois scélérates : l'isolement. On le dit devenu fou. En voilà un déjà de condamné ; il évitera de la peine et de l'embarras aux juges qui doivent s'en frotter les mains de plaisir.

En effet, quoi qu'en disent les adversaires de toutes les écoles, la délation est considérée par les anarchistes — et c'est là chose naturelle — comme un acte des plus odieux qu'on puisse commettre, qu'il soit ou non basé sur le mensonge.

Mais ceux qui connaissent les mœurs justiciardes, ceux qui ont goûté de la *cuisine* du juge d'instruction, des promesses et des menaces employées pour faire avouer des faux lorsqu'il s'agit de la condamnation d'un adversaire dangereux. Eh bien ! je doute que ceux-là n'accordent des circonstances très atténuantes aux délateurs.

Mais c'est surtout sur François Texier que s'est portée la délicate attention de messieurs les jugeurs.

Secrétaire du syndicat des métallurgistes, intelligent, actif, énergique et éloquent, adversaire avoué des capitalistes de tous crins, voilà des raisons suffisantes pour s'attirer l'honneur — oui, l'honneur — de leurs persécutions. A tout prix ils veulent le condamner. Y réussiront-ils?

Tout a été manigancé pour cela. Les preuves contre notre camarade ont été étayées sur des allégations de malheureux dont quelques uns, nous l'avons dit, ont encouru déjà diverses condamnations, tout autre qu'un Texier n'eut pas été inquiété. Mais celui-ci, va-t-on arguer, a eu tort de ne pas demander à ceux qu'il fréquentait, un certificat de bonne vie et mœurs. Je ne sais si Texier a eu jamais ce souci ; mais quant à moi mon choix est fait, je préférerais avoir des relations amicales avec un échappé du bagne qu'avec un policier ou un juge.

Parmi les divers crimes reprochés à Texier, le plus grand à leurs yeux, est qu'il est — ils le croient du moins — anarchiste, car aujourd'hui encore, se dire anarchiste, c'est s'affirmer criminel.

Mais alors, pourquoi ne pas poursuivre tous ceux qui, comme moi, avouent l'être?

Eh bien, malgré toutes les sympathies que j'ai pour Texier, je ne puis m'empêcher de demander pourquoi les uns subissent une aussi odieuse détention préventive, alors que lui, Texier, plus fortuné, ayant versé un cautionnement (6.000 francs) à jouit jusqu'au 20 octobre de la liberté — oh! liberté très relative — que nous accorde la République. Ce jour-là il a été arrêté illégalement puisque jamais il n'avait tenté de fuir et que son cautionnement était encore entre les mains du parquet.

Malgré tout, nous voulons bien nous départir aujourd'hui de notre pessimisme habituel à l'égard des hommes qui acceptent de juger leurs semblables, et espérer que ce camarade sera bientôt rendu à sa famille, à ses amis, à tous ceux qui le connaissent et qui l'aiment (et ils sont nombreux) et qu'encore une fois dégringolera l'échaffaudage de mensonges dû à la haine de ceux qui n'ont que du mépris pour les misères prolétariennes et du plomb pour les affamés en révolte.

Nous espérons et désirons non moins fermement que ceux qui comparaîtront avec lui — en grande partie des victimes de l'inquisiteur Villemaud — et qui sont la cause de son inculpation, seront absouts par le jury comme nous les absolvons. Mais les juges n'ont guère l'habitude d'absoudre, et nous devons nous avouer bien peu rassurés.

Léonce Duverger.

Nous sollicitons l'abonnement des camarades à qui nous faisons le service des premiers numéros.

Boycottons!

Puisque l'on m'assure qu'à *L'Ordre* il n'est pas de manitous qui, seuls, et dogmatiquement, de leurs plumes disciplinées, y puissent écrire et enseigner la parole du Maître, je veux, ici, provoquer une controverse sur le *boycottage*.

Et j'entends bien que cette question sera résolue par des ouvriers : des ouvriers anarchistes ou non, mais par des ouvriers, exclusivement. Nous sommes assez grands, il me semble, pour sortir de tutelle et juger seuls, avec discernement, sans le secours des cerveaux de quelconques pontifes, de choses qui nous intéressent seuls. C'est, en somme, faire ses affaires soi même, et il n'est pas, que je sache, meilleure manière de procéder.

Oh! je sais bien que notre prose ne sera pas toujours d'une élégance raffinée, un modèle du genre! Mais qu'importe, camarades, ne vous inquiétez pas outre mesure des solécismes. L'essentiel est de se bien faire comprendre, et l'on y parvient avec de l'application.

Et si parfois, ultérieurement, en d'autres circonstances, vous vous trouvez aux prises avec un « mandarin », aussi diplômé soit-il, ne vous laissez pas intimider. Le fait d'avoir usé une certaine quantité de fonds de culottes sur les bancs du collège ne confère pas forcément au privilégié qui fut porteur des dites culottes, le Savoir, surtout en matière sociologique et économique, où nous, les travailleurs, les exploités, les producteurs de richesses, et cependant miséreux, sommes passés Maîtres à l'école de la dure expérience.

Traitez donc avec autant de désinvolture que la capricieuse grammaire, lorsqu'elle vous embarrasse, le Monsieur dûment gradué et prétentieux qui ne saurait, à vos arguments, qu'opposer ironie de lettré ou périphrases de sophistes. Armez-vous de vérités, de logique, et marchez droit : « La raison finit toujours par avoir raison. »

Ceci dit, j'aborde mon sujet.

Boycotter est un mot anglais qui signifie : mettre en interdit.

L'on peut boycotter toutes sortes de gens ou de choses : le marchand d'épices frelatées qui, stupidement, pour être dans le ton, daube à gueule-que-veux-tu sur ceux qui entretiennent son orientale oisiveté, « ces canailles de grévistes qui perturbent le petit commerce » ; et tous nos autres fournisseurs, la bande avide des petits commerçants en mal de bourgeoisisme et à idées rétrogrades, dont nous édifions en partie les fortunes de notre argent, et qui nous manifestent leur reconnaissance en nous vouant, *a priori*, une haine féroce.

Et notez que, pour les remplacer et les uns et les autres, nous ne sommes pas en peine. Nous trouverons au moins des neutres, sinon des sympathiques.

L'on peut, l'on doit aussi boycotter les spectacles grotesques et abrutisseurs, sanguinaires, malpropres, laids, mensongers, etc. De ce nombre sont les cérémonies cultuelles et les parades militaires qui nous ravalent bien au-dessous des peuplades fétichistes et guerrières, dites sauvages ; les représentations théâtrales sans valeur, où la vertu, le plus souvent sous forme d'un pauvre résigné, d'un travailleur abruti, d'un bon riche comme Jaluzot, d'un officier aussi loyal que le brav' commandant Esterhazy, d'un prêtre pauvre et secourable tel Favier, se trouve toujours récompensée ; et les mauvais livres et journaux ; et les suppléments illustrés aux gravures horriblement coloriées, d'abêtisseurs quotidiens subventionnés pour cette tâche ; et les tableaux dits de Maîtres représentant tueries patriotiques ou scènes religieuses et de charité.

Voulez-vous un exemple de charité bourgeoise souvent pris comme sujet par des peintraillons sans cervelle? Voici : dans une mansarde humide et sans feu, une dame richement vêtue se penche sur un malade qu'elle semble soigner. Scène édifiante et qui fait perler aux cils des concierges, ordinaires lecteurs du journal que l'on sait, une larme de sensiblerie.

Or, cette dame qui fait visite à « son pauvre » — car elle a son pauvre comme elle a son caniche — est fille ou femme de riche. Peut-être d'un riche industriel créateur de misères. Le pauvre en question est un vieil ouvrier phtisique, de son père ou mari, une de ses victimes, et qui a payé de sa peau les fourrures dont elle est couverte. Agonisant sur un grabat sordide, il la suit des yeux, fiévreux, cependant que de ses mains fines et gantées, elle lui prépare un bol de tisane, comme elle donnerait du sucre à « Gyp », son toutou favori. Et voilà.

Enfin, il faut surtout boycotter l'alcool. L'alcool, source de bien des misères et des défaillances. L'alcool que tu ne consommeras plus, camarade, même au « Coopé ». Et ce disant, je ne crains pas d'être contredit par Laborderie.

Mais, malgré cette longue énumération, ce n'est pas tout, je crois.

Un camarade, ouvrier à la maison dont je vais parler, et par conséquent bien placé pour savoir, me rapporte qu'à l'usine Charles Haviland, sous la haute protection du cosaque Delanney et l'appui effectif, le cas échéant, des balles Lebel, la répression continue, cruelle. Car ce n'est pas assez de terroriser (?) *manu militari* une population ouvrière, il faut aussi l'affamer. Et le jésuite de robe courte, sournois et vindicatif, qu'est Sautour, continue dans l'ombre la série de ses exploits.

Des ouvriers dont la digne attitude l'offusque et qu'il suppose syndiqués ou notés à tort ou à raison lors des événements d'avril, dont il fut une des causes, sont jetés à la rue. Oh! non point pour ces motifs avoués. On en trouve d'autres et ce n'est pas lui qui opère directement. C'est au nom du balourd Chadal que l'exécution se fait. Chadal, directeur, buveur de bière et fort en gueule de fabrique, qui se croit tout-puissant et n'est, à la vérité, à l'égard des métallurgistes, qu'un pantin dont Sautour, grâce à sa persuasion toute romaine, tire les ficelles.

Un autre fait dans le même bagne : sur ordre du fondateur du « foyer limousin », le philanthrope bien connu, Georges Haviland, le patron, dont la principale occupation consiste à semoncer insolemment, du matin au soir, ses chefs d'asservis — qu'il sait couards, du reste — des journaliers furent brutalement jetés sur le pavé. Le lendemain, ils étaient remplacés. Leur crime : ils étaient syndiqués et chargés par leurs camarades de recevoir l'argent des collectes destiné aux ouvriers chômeurs des cantines communistes, leurs frères de misère condamnés à la mort lente par la faim, pour l'exemple, par le patronat limousin. M'est avis que les militaires sont plus expéditifs.

Et ces choses-là ne se produisent pas seulement chez Haviland, mais aussi dans d'autres manufactures. On connaît la tactique, elle n'est pas nouvelle.

Eh bien — et c'est sur ce point que je demande l'avis de camarades : pourquoi, à cette tactique, n'opposerions-nous pas la tactique ouvrière, qui consisterait à boycotter les emplois dont les titulaires auraient été sacrifiés à la vindicte patronale?

Remarquez qu'il n'est point question ici de grève. Pas de sortie en masse. La guerre de guérilleros, simplement. Que personne ne se présente pour remplacer les ouvriers congédiés.

La chose est-elle praticable?

Quels en sont les avantages ou les inconvénients?

Personnellement, j'estime que ce serait obtenir un résultat appréciable si, par suite de ce boycottage, les patrons, directeurs et chefs d'ateliers — qui, j'imagine, ne pourraient ou ne voudraient le remplacer eux-mêmes — étaient amenés à y regarder à deux fois avant de balancer un ouvrier pour faits de grève ou connexes.

Et maintenant, camarades, à vous la plume.

Cependant, une dernière question. Elle s'adresse à l'histrion alcoolique salarié par la *Gazette* qui, fidèle à la tradition royale, s'offre un bouffon.

Agir ainsi serait-ce entraver la liberté du travail, dis, poivrot de mon cœur?

Dutranchet.

Ano-noillerie

Un misérable journal, dirigé par un triste député, lequel s'est spécialisé en publiant tous les services qu'il rend à ses poires électorales, et même ceux où il échoue, nous adresse de piètres sarcasmes sous la signature, le frère de Piarrou.

Ce pseudonyme qui cache un frère trois points, chapelier né coiffé, exprime le désir de voir notre organe mourir bientôt.

Ce souhait ne manque pas de grotesque, dans la bouche d'un monsieur qui a croulé tous les journaux où il est entré.

Ah ! pauvre journaleux, tu parles de corde dans la maison d'un pendu; tu es tellement répugnant, que je ne me donnerai pas la peine de t'ajouter un quatrième poing sur ta tête à.....

Tu me dégoûtes trop.

Pierre QUIROUL.

Pas de Quartier

Nous recevons, avec prière d'insérer, la lettre ci-dessous :

Les camarades étant mis à l'index d'une maison où se produirait une grève, d'un résultat malheureux pour les grévistes, mais accompagnant fatalement les grèves des bras croisés, ont-ils le droit à l'existence?

A ceci je réponds :

L'ouvrier a le droit de vivre, mais à la condition toutefois, qu'il renonce à combattre pour obtenir plus de bien-être, sans cela il est soumis au traditionnel boycottage, c'est-à-dire : que par le bon plaisir des jaunes et des contremaîtres, vils exécuteurs des basses œuvres et plats valets des exploiteurs, il est jeté à la rue et ne peut entrer dans une autre maison, c'est de cette façon qu'on lui retire le droit à l'existence en se liguant pour le faire mourir de faim.

Tel est le cas d'un paria de la chaussure, à qui l'on a retiré les moyens qui le faisaient vivre, parce que sa tête ne plaît pas à certains jaunes, mouchards de l'ex-incendié. Après la grève, on refusa de le reprendre; comme beaucoup d'autres d'ailleurs, il alla donc demander du travail dans l'atelier situé près du Champ de Foire et de la Mauvendière; mais il fut bien vite congédié sans qu'on lui en donna le motif, par un de ces chiens couchants, que les patrons appellent contremaître.

En présence de tant d'infamie, je me vois obligé de dire à ces vendus de prendre garde; en acculant la bête la plus lâche, elle finit par faire face et frapper. Le temps des grèves de bras croisés pourrait bien passer, car on provoque la revanche du prolétariat, en le forçant à mourir de faim.

Prenez garde ! vous qui vivez de l'exploitation, soyez moins féroces, contremaîtres et indicateurs de ces derniers.

Vous pourriez regretter, trop tard, hélas ! ce que vous faites; les conséquences pourraient en être terribles pour vous. Méditez le proverbe :

« Œil pour œil, dent pour dent. »

CÉDAM.

Au bagne Monteux

Le patron type, l'ineffable Monteux doit être dans la jubilation semble-t-il, car, avec l'élite qui l'a sauvé lors du dernier conflit, les affaires devraient marcher normalement et satisfaire pleinement sa voracité de youpin; il paraîtrait que non, ses amis les jaunes lui créent de temps en temps de sérieux embarras, étant donné leur zèle excessif mais par trop grossier.

La semaine dernière, un ouvrier réintégré récemment, aurait, en rentrant à l'atelier, trouvé à sa place une quantité considérable de chaussures, constituant son ouvrage de la journée, lardée de coups de tranchets littéralement; le travail de cet ouvrier, ne justifiant en aucune façon l'emploi d'outil tranchant, le dégât commis dans l'intention de nuire à un ex-gréviste, ne pouvait être que l'œuvre d'un renégat; le contremaître le comprit très bien, mais blâma — pour la forme — la victime de ne pas avoir examiné son ouvrage avant de le prendre à sa place.

Cependant, pareils faits s'étaient produits plusieurs fois antérieurement, l'on crut devoir prendre des mesures préventives, de nouveaux procédés draconiens ajoutés à d'autres, ameutèrent les esclaves. Cela vint aux oreilles du libéral (??) industriel qui, entrant dans une violente colère, déclara catégoriquement qu'il en avait assez de semblables histoires, qu'il n'y avait plus que des ganaches (*sic*) pour faire son travail, qu'il faudrait bien que cela change, etc., et termina en déclarant qu'il désirait voir reprendre son ancien personnel. (On sait que les *meilleurs ouvriers* n'ont pas été repris).

Malgré tout, les gardes-chiourmes entendent continuer leur système répressif adopté depuis qu'ils ont repris leur prestige d'autrefois; les jaunes commencent à se plaindre de cet arbitraire et constatent amèrement, qu'ils sont pressurés, comme les autres, étonnés qu'on ne leur sache aucune gratitude de leur muflerie, trop tard, hélas ! Les contre-coups exultent, leur poigne se fait sentir, inexorable; c'est le régime de biribi instauré par leur bon plaisir.

Il ne se passe plus de semaine sans quelques traits particuliers ou petits scandales. La place nous manque pour énumérer les nombreux forfaits de tout ce beau monde, constituant les cadres et les chefs de file de personnel refondu, collection pittoresque d'ex-faussaires et de voyous invétérés devenus subitement et comme par miracle, d'une honnêteté..... problématique (nous parlons toujours des jaunes).

Dans notre prochain numéro, nous donnerons des détails rétrospectifs sur l'origine du prétendu libéralisme de Monteux et sur la moralité de ses auxiliaires.

TAUPY-LAJAUNISSE.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE

Saint-Léonard

Ici le patronat, la bourgeoisie, ont encore de longs et beaux jours assurés. Tout est calme; nulle grève n'a jamais assombrie ni troublée la quiétude de nos maîtres. Pays de cocagne ! doivent s'exclamer les gens bien pensants. Eh oui ! Pays de cocagne pour quelques-uns. Enfer de Dante pour les autres. Qu'on en juge.

L'industrie principale est la tannerie. Là l'excellent ouvrier gagne 2 fr. 25 par jour, mais la moyenne du salaire journalier peut, pour cette corporation, être fixée à 1 fr. 50.

En deuxième lieu il faut compter l'industrie de la cordonnerie. Deux exploiteurs en véritables chevaliers d'industrie payent des façons dérisoires n'égalant pas pour la plupart la moitié de celles payées à Limoges.

Beaucoup de lecteurs pourraient croire que la vie est proportionnée aux salaires; il n'en est rien. Les logements qui, il fut un temps, étaient excessivement bon marché, sont aujourd'hui aussi chers qu'au chef-lieu du département. La viande, la volaille, sont inabordables aux bourses ouvrières.

Pour arriver à vivre, si on peut appeler cela vivre, ce n'est à dix heures de travail qu'on est assujetti mais à seize ou dix-huit.

Le tanneur ou le cordonnier après un séjour de douze ou quatorze heures à l'usine ou à l'atelier, où le salaire qu'il y gagne est loin d'être suffisant est obligé de se livrer à d'autres travaux; faire des mottes ou du jardinage. Le dimanche comme distraction aller chercher un faix de bois à une distance souvent fort longue, risquer bien souvent les crocs des chiens lancés contre le malheureux ramasseur de bois mort, fréquemment aussi un procès-verbal décerné par ces chiens de garde à deux pattes, cognes, gardes particuliers ou champêtres.

Devant cet amas de misère, pas un geste de révolte, pas même un cri de colère; il est à croire que tant les douleurs sont grandes elles enlèvent aux individus, tout instinct de dignité, toute connaissance de désir de mieux être. Inutile de causer syndicalisme, on ne veux pas en entendre parler. Dame ! le patron que penserait-il ? puis le groupement politique que deviendrait-il ?

Oui, actuellement, on s'occupe surtout de politique, à savoir si Machin remplacera Chose au Marais-Bourbon, les uns voulant que ce soit toujours Machin qui contribue à faire des lois, les autres que ce soit Chose. Peut-être cela les nourrit-ils tous. Maigre, très maigre pitance, car guère de prolétaires ne sont bouffis comme la plupart de leurs maîtres.

Je me hasarde de dire à tous ces malheureux : occupez-vous donc de chercher à faire vos affaires vous-mêmes. Comprenez donc une bonne fois, que tous les politiciens vivent ou veulent vivre à vos dépens, de laisser leurs boniments charlatanesques. C'est vous seuls qui pouvez améliorer votre sort; vous le pouvez quand vous saurez le vouloir. Cherchez donc à former des groupements syndicaux d'où seront exclues les décevantes et querelleuses questions politiques; là, par l'étude, vous conviendrez bientôt que pour avoir bien-être et liberté, il ne s'agit que de s'entendre et vouloir.

Ma voix trouvera-t-elle de l'écho ?

Mais chut... Piarrou le subtil et vigilant est là qui épie. Anarchiste ! Bombificateur ! va-t-il s'exclamer. Tout ce que vous dites n'est que mensonges ou exagérations ! La preuve c'est que mon illustre patron et ami *Orrganise* une *Grrrande* fête inaugurative.

Deux Martin seront les bienvenus parmi nous ! Jamais, non jamais, Saint-Léonard n'a reçu de bipèdes de cette espèce. En vérité, je vous le dis, Saint-Léonard est un pays de cocagne. La France, quoi, la vraie France aux Frrrançais.

Et Piarrou faisant le Jacques, l'ironie à la plume, et l'envie de... manger, gouaillera sur l'astronomie de la *France du Centre*, mais négligera la gastronomie de ses humbles lecteurs plutôt portés à l'écouter dans ses gouailleries, j'allais dire noilleries.

L. MIOLLETOU.

Nous recevons, trop tard pour l'insérer, une chronique de Saint-Junien; ce sera pour le prochain numéro.

N. D. L. R.

COMMUNICATION

Nous recevons, du camarade Beylie, la communication suivante :

Le groupe « La Défense Sociale » qui a déjà lutté pour nos camarades Pivoteau, Chandelier, etc., organise actuellement une campagne d'agitation en faveur de nos camarades Vallina, Caussanel, Malato, Harwey, victimes du complot organisé par les polices espagnole et française pour l'attentat de la rue de Rohan, à Paris, lors de la visite du morveux d'Espagne.

Pour cela, outre le concours de personnages littéraires qui ont bien voulu nous aider, nous comptons sur la bonne volonté des camarades militants, leurs gros sous seront très utiles pour continuer l'agitation qui a lieu en ce moment. Ajoutons aussi que la « Défense Sociale » doit grouper autour d'elle tous les camarades révolutionnaires, cela dans l'intérêt de tous, puisque chaque jour nombre de travailleurs sont arrêtés, emprisonnés et condamnés et que la besogne sera, hélas ! sans interruption.

Après Malato et ses amis, il y en aura d'autres à défendre, à soutenir, et pour cela il nous faut le concours de tous.

Les camarades et les groupements pourront donc envoyer leurs adhésions et leur obole au camarade G. Poignand, trésorier, 57, rue des Montbœufs, à Paris, qui adressera à chaque camarade lui en faisant la demande des feuilles de souscription qui devront être retournées aussitôt que possible.

A l'œuvre donc, et tous pour un, un pour tous !

H. B...

BIBLIOGRAPHIE

Sous ce titre, nous annoncerons et ferons la critique des livres, journaux et revues qui nous seront adressés.

SOUSCRIPTION POUR " L'ORDRE "

Nos ressources étant très minimes, nous sommes encore réduits à la mendicité. La souscription reste ouverte. Qu'on ne l'oublie pas.

GROUPE DE PROPAGANDE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Réunion tous les samedis au local de *L'Ordre*.

Causerie par un camarade.

Tous les partisans d'une discussion libre et courtoise sont admis à y assister sans formalité.

Entrée gratuite.

GRANDE SOIRÉE

L'Alliance poétique du Centre nous charge d'annoncer à nos lecteurs et camarades qu'elle donnera, salle des conférences, le 1er novembre, une grande soirée suivie de bal, avec le concours de Mme Lapoule; Mlles Marie Vergnaud, France Portalis, Elise Dhormoy, Mary Portalis; du poète Nordal; Léon Darthou, ténor; les Albert-Georges, comiques, et du poète Léonce Mourier, dans ses improvisations.

La soirée commencera par une pièce en vers, en deux actes, *Gontrand de Boursicaud*, de Léonce Mourier.

Entrée : 50 centimes

On peut se procurer des cartes au bureau de *L'Ordre*.

EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

L'Education libertaire, N. Dieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul ..... » 10
Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire, par J. Grave, couverture de Cross ..... » 10
Le Machinisme, par J. Grave, avec couverture de Luce ..... » 10
La Panacée-Révolution, par J. Grave, avec couverture de Mabel ..... » 10
Mon frère le paysan, par E. Reclus, couverture de L. Chevalier ..... » 05
La colonisation, par J. Grave, couverture de Couturier ..... » 15
Entre paysans, par Malatesta, couverture de Willaume ..... » 10
Le militarisme, par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache ..... » 10
Patrie, Guerre et Caserne, par Ch. Albert, illustration de Agar ..... » 10
L'organisation de la vindicte appelée justice, par Kropotckine, couverture de J. Hénault ..... » 10
L'Anarchie et l'Eglise, Reclus et Guyou, couverture de Daumont ..... » 10
La grève des électeurs, par Mirbeau, couverture de Roubille ..... » 10
Organisation, Initiative, Cohésion, par J. Grave, couverture de Signac ..... » 10
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière, par Nettlau, couverture de Delannoy ..... » 10
narchie-Communisme, Kropotckine, cou erture de Lochard ..... » 10
rchie, par Malatesta ..... » 15
archistes qui s'ignorent, par Ch. couverture de Couturier ..... » 05
e Malatesta ..... » 20
s, par Kropotckine, couver- lle ..... » 10
iste, par Kropotckine, selberghe ..... » 10

L'Anarchie, par Girard ..... » 05
Déclarations, par Etiévant, couverture par Jehannet ..... » 10
L'immoralité du mariage, par Chaughi .. » 10
Légitimation des actes de révolte, par G. Etiévant ..... » 10
Manuel du Soldat ..... » 10
En période électorale, de Malatesta ..... » 10
Communisme expérimental, par Fortuné Henry ..... » 10
Libre examen, par Paraf-Javal ..... » 25
La Peste religieuse, par Most ..... » 05
L'absurdité de la politique, par Paraf-Javal ..... » 05
La liberté de l'enseignement ..... » 05
Si j'avais à parler aux électeurs, par J. Grave ..... » 10
L'élection du maire de la commune (farce électorale), par Léonard ..... » 10
Les crimes de Dieu, par Sébastien Faure. » 15
*Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ****, par Diderot ..... » 10
Travailleur tu ne voteras point ! Soldat tu ne tireras point, par E. Girault ..... » 05
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire ..... » 10
Justice, par le docteur Henri Fischer .... » 15
L'évolution légale et l'anarchie, par Elisée Reclus ..... » 10
La grande grève des docks, par Kropotkine » 10
La guerre, par Octave Mirbeau ..... » 25
Le parlementarisme et la classe ouvrière, par Georges Thonar ..... » 10
Un peu de théorie, par Malatesta ..... » 10
Pour la vie, par A. Myrial ..... » 50
Les deux méthodes du syndicalisme, par P. Delessalle ..... » 10
Fin de la Congrégation. — Commencement de la Révolution ..... » 20
La femme dans les U. P. et dans les syndicats ..... » 10

Les Temps nouveaux, par P. Kropotckine. » 25
La vache à lait, par G. Yvetot, préface de U. Gohier ..... » 20
Documents socialistes, par Dol ..... » 30
Le problème de la repopulation, par Sébastien Faure ..... » 15
Syndicalisme et Révolution, par le docteur Pierrot ..... » 10
Pages d'histoire socialiste ..... » 25
Le grand fléau, par E. Girault ..... » 20
Le parlementarisme et la grève générale, par Fuedberg ..... » 10
Les jésuites contre le peuple, par M. Zévaco » 10
Bases du syndicalisme, par E. Poujet .... » 10
Le Syndicat, par E. Poujet ..... » 10
Réponses aux paroles d'une croyante, par Sébastien Faure ..... » 15
Vers le bonheur, par Sébastien Faure .... » 10
Œuvres de Santarel : Le Pacte, 0,50; Etat d'âme, 0,10; Désenchantements, 0,50; Lueurs Economiques, 0,50.

Par la Poste, 0,05 centimes en plus

CHANSONS

La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc. ..... » 10
L'Internationale, Crevez-moi la sacoche, Le Politicien, de E. Pottier ..... » 10
Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images ..... » 10
La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouvrier, etc ..... » 10
J'n'aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge ..... » 10
Le Réveil, La Chanson du Linceul ..... » 10
Hymne révolutionnaire espagnol, Debout ! frères de misère, Les Affranchis ..... » 10

La Marianne, Pendeurs et vendus, Fraternité » 10
Le Chant des Révoltés, Aix et Guerre, Le Chant du Pain ..... » 10
Le Père Peinard, Harmonie Quand viendra-t-elle ? ..... » 10
Bonhomme en sa maison, hymne anarchiste. » 10
L'Or, poésie révolutionnaire ..... » 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

JOURNAUX A LIRE :

Les Temps Nouveaux, ex-journal LA RÉVOLTE, le numéro : **0,10** cent.
Le Libertaire, le numéro : **0,10** cent.
L'Anarchie, — **0,10** cent.
Germinal (bi-mensuel), le numéro : **0,05** cent.
L'Avant Garde socialiste, syndicaliste, révolutionnaire, le numéro : **0,10** cent. (hebdomadaire),

Tous ces journaux sont en dépôt à Limoges, chez BALESTAT, ANALIN MOREAU (kiosque), place Denis-Dussoubs, et au bureau de **L'ORDRE**.

La Voix du Peuple, organe de la Confédération Générale du Travail (hebdomadaire), le numéro : **0,10** cent.

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.

FÉDÉRATION du LIVRE LIMOGES - 12e SECTION MARQUE SYNDICALE

Le Gérant : LÉON DARTHOU

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet, 9